Ami du Clergé du 5 février 1931

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Petit Carême sur les Béatitudes. — II. *2e Dim. de Carême :* « Bienheureux les doux, » 81.
Cours de Prônes sur les Sacrements. — IV. Le baptême, 84.
Instructions à des collégiens. — XIX. Les cendres, leur symbolisme, 87.
Pour les Quarante-Heures. — L'assistance aux offices du dimanche, 89.
Plans de sermons pour la Quinquagésime. — I. La cérémonie des Cendres, 91. — II. Dispositions pour entrer en Carême, 91.
Petits prônes. — XIII. *Quinquagésime :* La douleur, 92.
Pour un Triduum d'Adoration perpétuelle. — I. L'Eucharistie sacrifice, 93.

PETIT CARÊME SUR LES BÉATITUDES

II

2e Dimanche de Carême

« BIENHEUREUX LES DOUX, CAR CE SONT EUX QUI POSSÉDERONT LA TERRE »

Mes frères,

Les leçons de la première Béatitude tendaient, vous vous en rappelez, à détacher notre cœur des biens de ce monde, car ceux-ci constituent malheureusement une force d'attraction puissante, capable de nous arracher à Celui qui veut, depuis qu'il a été élevé en croix, attirer tout à lui. Mais voici qu'un autre danger menace de nous détourner de cette voie royale dont l'aboutissement est au ciel, danger d'autant plus sérieux qu'il ne nous est pas extérieur, comme le premier, mais qu'il habite bel et bien en nous. Il ne s'agit donc plus seulement d'établir une barrière pour maintenir l'ennemi à distance, mais de batailler au cœur même de la place.

S'il est difficile de se dépouiller de ce que l'on a, il l'est encore plus de se défaire de ce que l'on est. Si c'est une tâche ardue de vaincre les autres, c'en est une beaucoup plus crucifiante de se vaincre soi-même. Et cependant il le faut : le vieil homme, celui qui a hérité d'Adam un fâcheux penchant au mal, doit faire place à l'homme nouveau, celui qui, grâce aux mérites du Christ, est revêtu de lumière et de pureté.

En nous prêchant aujourd'hui la douceur, Notre-Seigneur va pourchasser le vieil homme jusque dans ses derniers retranchements, car la douceur est une fleur de l'humilité, vertu directement opposée à l'orgueil qui est au fond de tout péché. C'est l'orgueil qui dicta jadis aux mauvais anges leur cri de révolte : « Je ne servirai pas ! » C'est par l'orgueil que Lucifer tenta nos premiers parents. « Vous serez comme des dieux, » leur dit-il, et c'est l'espérance de voir se réaliser cette folle promesse qui les conduisit au péché. Chacun de nos péchés actuels consiste en un refus d'obéissance à la volonté connue de Dieu.

Refuser d'obéir à Dieu, c'est substituer la volonté de l'homme à celle de Dieu, c'est vouloir traiter d'égal à égal avec lui, sinon le supplanter complètement. Tout cela est le travail de l'orgueil. Celui-ci peut se manifester de différentes manières ; l'une des plus courantes est la colère. Puisque douceur et colère s'opposent, il ne sera pas inutile d'étudier d'abord ce vice pour pouvoir lui appliquer avec plus de sûreté le remède de la douceur.

I

La colère peut se définir un mouvement de l'âme nous portant à repousser avec violence les personnes ou les choses qui nous déplaisent. A la loi chrétienne qui la défend on oppose des objections, de peu de valeur, hâtons-nous de le dire.

L'homme qui manifeste un caractère toujours égal est, dit-on, un individu dont l'épiderme manque de sensibilité ; rien ne le touche, rien ne le frappe, rien ne le choque. Par amour de la paix ou peut-être plutôt par apathie naturelle, il laisse dire et faire, le mal comme le bien. Est-ce là ce que vous nommez vertu ?

— L'objection est spécieuse : la douceur est une vertu morale et tout le monde sait qu'entre les vertus morales il ne saurait exister d'incompatibilité. La douceur n'exclut pas la force, ni la charité fraternelle la lutte contre le mal. Car il existe une colère très légitime dont les Livres saints nous donnent des exemples dans Moïse et dans le Christ lui-même.

On connaît les circonstances : Moïse, redescendant du Sinaï où Jéhovah vient de lui remettre les tables de la Loi, trouve le peuple d'Israël en pleine apostasie. Ne voyant pas revenir leur chef, les Israélites, avec la complicité d'Aaron, fabriquèrent un veau d'or avec tous leurs bijoux et lui offrirent les holocaustes et les sacrifices d'action de grâces dus à Jéhovah pour leur heureuse sortie d'Egypte. « Lorsque Moïse fut près du camp, dit le livre de l'Exode, il vit le veau et les danses, et sa colère s'enflamma ; il jeta de ses mains les tables et les brisa au pied de la montagne. Puis, prenant le veau qu'ils avaient fait, il le brûla et le broya jusqu'à le réduire en poussière. » (Ex., XXXII, 19-20).

Notre-Seigneur, lui, est indigné de voir la maison de Dieu, le Temple de Jérusalem, transformée en repaire de voleurs par les changeurs de monnaie ou par ceux qui trafiquaient des choses destinées aux sacrifices ; et il chasse tout ce monde, renversant les tables des banquiers et les étalages des marchands de colombes.

Voilà précisément deux exemples de la colère sainte. Celle-ci exige 1° un motif légitime : dans les deux cas, il y a eu atteinte portée à la majesté divine et au respect qui lui est dû ; 2° des manifestations extérieures soumises à la raison et à la volonté divine : la raison autorise l'emploi d'un

moyen insolite destiné à frapper l'esprit et le cœur du coupable, si un simple rappel à l'ordre ne suffit pas ; elle autorise et même réclame la suppression de ce qui fut la cause du mal. C'est à ces sages directives de la raison que s'en tinrent Moïse, en brisant l'idole des Israélites, et Jésus, en renversant les tables des mercantis de l'époque. Il est clair, d'ailleurs, que ces interventions étaient conformes à la volonté divine : de la part de Notre-Seigneur, il est à peine besoin de le dire, puisqu'il n'a jamais eu qu'une seule volonté avec son Père céleste ; de la part de Moïse, défendre les droits de Jéhovah ne pouvait que mériter l'approbation de celui-ci.

Remarquez bien aussi que la colère sainte, si elle est intransigeante à l'égard du péché, se montre très patiente vis-à-vis des pécheurs. Ouvrons de nouveau le livre de l'Exode. Voici ce que nous y lisons : « Jéhovah dit à Moïse : Va, descends ; car ton peuple que tu as fait monter du pays d'Egypte, s'est conduit très mal. Ils se sont bien vite détournés de la voie que je leur avais prescrite ; ils se sont fait un veau en métal ; ils se sont prosternés devant lui et ils ont dit : Israël, voici ton Dieu qui t'a fait monter du pays d'Egypte. Jéhovah dit à Moïse : Je vois que ce peuple est un peuple au cou raide. Maintenant laisse-moi ; que ma colère s'embrase contre eux et que je les consume ! Mais je ferai de toi une grande nation. — Moïse implora Jéhovah, son Dieu, et dit : Pourquoi, Jéhovah, votre colère s'embraserait-elle contre votre peuple, que vous avez fait sortir du pays d'Egypte par une grande puissance et par une main forte ? Pourquoi les Egyptiens diraient-ils : C'est pour leur malheur qu'il les a fait sortir du pays d'Egypte, c'est pour les faire périr dans les montagnes et pour les anéantir de dessus la terre ? Revenez de l'ardeur de votre colère, et repentez-vous du mal que vous voulez faire à votre peuple. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et d'Israël, vos serviteurs auxquels vous avez dit, en jurant par vous-même : Je multiplierai votre postérité comme les étoiles du ciel, et tout ce pays dont j'ai parlé, je le donnerai à vos descendants, et ils le posséderont à jamais. — Et Jéhovah se repentit du mal qu'il avait parlé de faire à son peuple. » (Ex., XXXII, 7-14).

Puis après avoir brisé l'idole et adressé au peuple d'Israël les plus sévères reproches, Moïse ajouta : « Vous avez commis un grand péché. Et maintenant je vais monter vers Jéhovah ; peut-être obtiendrai-je le pardon de votre péché. — Moïse retourna vers Jéhovah et dit : Ah ! ce peuple a commis un grand péché ! Ils se sont fait un dieu d'or. Pardonnez maintenant leur péché ; sinon effacez-moi de votre livre que vous avez écrit. » (Ex., XXXII, 30-32).

Tel est le caractère de la sainte colère : lorsqu'elle a réprimé le mal, elle s'emploie à obtenir le pardon du pécheur. N'est-ce pas aussi ce que fit Notre-Seigneur qui offrit son sang et sa vie pour tous et qui jusqu'à la fin pria pour la conversion des pécheurs : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » ?

Mais à côté de cette colère légitime et parfois nécessaire, voici l'autre, celle contre laquelle nous prions dans les litanies des Saints. Elle est mauvaise dans son objet, parce qu'elle éclate contre qui ne la mérite pas : contre un objet inanimé ou un animal que notre maladresse n'a pas su employer, contre le prochain dont une étourderie nous a déplu, contre Dieu qui, agissant toujours pour le bien, reçoit les reproches réservés aux malfaiteurs. Elle est mauvaise dans ses moyens : ce sera, par exemple, la vengeance en paroles et en actes. Elle est mauvaise dans ses motifs : ce n'est pas l'amour du bien qui l'anime, mais la haine pour un frère racheté par le sang du Christ, membre de son corps mystique, et à l'égard de qui il existe un précepte formel de charité. Elle est mauvaise dans ses manifestations extérieures : elle n'obéit pas à la raison éclairée par la foi, mais elle dépasse toute mesure en punissant une légère peccadille, peut-être involontaire, d'une sanction très rigoureuse. Elle est mauvaise dans les paroles qui accompagnent ordinairement ses actes : blasphèmes, calomnies, médisances, injures, imprécations.

Ces quelques détails sur la malice de la colère montrent qu'elle peut facilement présenter une certaine gravité : si le désir de vengeance est réel et s'il tend à infliger au prochain un dommage sérieux, ou encore si elle entraîne l'emploi de paroles blasphématoires, avec plein consentement, cela va sans dire, elle constitue sans aucun doute un péché mortel. Elle peut avoir des effets désastreux : pour le coupable, ce seront de nombreux péchés par pensées, par paroles ou par actions contre la justice et la charité ; pour autrui, des dommages de toute sorte, diffamation, coups, blessures, meurtre ; pour tous, la ruine de la paix et de la bonne harmonie dans la société, les familles, et jusqu'au foyer où doit plus qu'ailleurs régner l'union des esprits et des cœurs.

A ne se placer qu'au point de vue de la raison, voilà qui devrait être plus que suffisant pour condamner la colère ; cependant elle règne dans le monde : que de scènes de famille, que de drames passionnels, que de vengeances dont les journaux d'informations nous font, bien à tort d'ailleurs, le récit détaillé ! Mais ce n'est pas au monde que nous allons demander des règles de conduite. Après avoir regardé le triste spectacle qu'il peut nous donner, tournons nos yeux vers Celui qui fut la douceur incarnée et prions-le de nous apprendre la beauté et le secret de cette vertu.

II

C'étaient vraiment des paroles bien étonnantes que celles qui béatifiaient la douceur à une époque où régnaient encore l'esclavage et la peine du talion. Aussi les Juifs, à qui Jésus reproche souvent la dureté de leur cœur et de leur esprit, eurent-ils beaucoup de peine à les comprendre. Les disciples et les Apôtres eux-mêmes se font reprendre plusieurs fois par Notre-Seigneur à cause de leur manque de

douceur. Jacques et Jean sont partis en avant pour préparer un voyage de Jésus à Jérusalem. Les habitants de Samarie ayant refusé de les recevoir, ils reviennent sur leurs pas et disent au Maître : « Seigneur, voulez-vous que nous commandions que le feu descende du ciel et les consume ? » — Jésus, s'étant retourné, les reprend en disant : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'Homme est venu, non pour perdre les hommes, mais pour les sauver. » Et ils s'en vont dans une autre bourgade (Luc, IX, 54-56).

Au moment de l'arrestation de Notre-Seigneur, l'apôtre Pierre tire son épée et coupe l'oreille au serviteur du grand-prêtre. « Alors Jésus lui dit : Remets ton épée à sa place ; car tous ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée. » (Math., XXVI, 52). — Quelle différence entre l'attitude de Pierre et celle de Jésus ! Alors qu'un des siens vient de le trahir pour une misérable poignée d'argent et en feignant le respect et l'affection, il se contente de ce reproche discret : « Mon ami, pourquoi es-tu venu ici ? » Ne commettons pas la même erreur que les Apôtres ; laissons-nous plutôt gagner par l'exemple du bon Maître et pour que notre douceur soit vraiment méritoire et chrétienne, veillons à ne pas confondre la vertu avec ses contrefaçons.

Il y a une douceur naturelle qui vient du tempérament physique ; les lymphatiques seront plus portés à la pratiquer que les nerveux et les sanguins. C'est là une bonne disposition, mais qui ne suffit pas ; c'est un bon terrain, favorable au développement de la vertu de douceur, mais ce n'est pas la vertu elle-même. Cette précieuse disposition présente d'ailleurs des dangers, tout comme le bon terrain pourra, si l'on n'y prend garde, se laisser envahir par la mauvaise herbe. Le principal de ces dangers, c'est précisément l'apathie dont nous parlions tout à l'heure, la négligence à réagir en présence du mal.

Il y a la douceur recommandée par les manuels de politesse. Le verbe haut, les éclats de voix, les manières brusques sont de mauvais ton en société. Une personne bien élevée s'en abstient. Elle a raison ; mais si elle s'en tient là, elle reste en deçà de la vertu chrétienne de douceur. Celle-ci ne se contente pas d'une apparence extérieure, d'un vernis superficiel ; elle a ses racines dans le cœur même.

Il y a enfin la douceur étudiée : c'est un faux-semblant, un artifice destiné à mieux tromper son monde. Est-il besoin de dire que cette hypocrisie ne saurait être prise pour une vertu ? C'est elle dont parle l'auteur inspiré du psaume LIV, dans un passage qui s'applique fort bien à la trahison de Judas :

> Sa bouche est plus douce que le lait,
> Mais son cœur est un combat.
> Ses paroles sont plus onctueuses que l'huile,
> Et ce sont des glaives [1].

[1] Ps. LIV, 22. Traduction sur l'hébreu d'un passage difficile à saisir en latin. Cf. *L'Evangile du Cœur de Jésus : les grands Psaumes*, par le chanoine Geslin.

Mais laissons de côté ces contrefaçons pour nous arrêter à la douceur chrétienne, telle que Notre-Seigneur la réclame de nous. Cette vertu est la fleur de l'humilité et de la charité. Elle suppose une des victoires les plus difficiles à remporter, la victoire sur soi-même. Comme je vous l'expliquais tout à l'heure, il y a au fond de chacun de nous, depuis le péché originel, un germe d'orgueil qui ne cherche qu'à se développer, spécialement sous forme de colère. Le rôle de la douceur est d'arrêter les développements de ce vice, en leur opposant une parfaite égalité d'humeur qui maîtrisera les manifestations extérieures de la colère.

Ainsi c'est une victoire remportée non pas par une ou quelques-unes des puissances de l'homme, mais par toutes ses puissances, qui assure le règne de la douceur : victoire de l'esprit qui consent à se soumettre aux directives de la raison et de la foi, victoire de la sensibilité qui réprime les passions du cœur et les range sous la loi de la charité, victoire de la volonté qui se soumet par l'humilité à la souveraine volonté de Dieu, victoire du corps qui dompte les mouvements désordonnés du sang et des nerfs et qui impose silence à la langue, victoire totale de la créature qui se possède et qui, ainsi maîtresse d'elle-même, peut s'offrir comme un agréable présent à son Créateur.

III

Faut-il nous étonner qu'à une victoire si difficile soit accordée une récompense si précieuse ? Voyez comment la Providence sait confondre la sagesse du monde et briser ceux qui mettent leur confiance dans la force brutale. Quelle est donc l'ambition des hommes qui ne vivent que pour le monde présent ? N'est-ce pas de posséder la terre ? Posséder de vastes terrains, d'immenses usines ; mettre la main sur les moyens de production ; avoir à sa disposition les forces de la nature, vapeur, électricité, essence, qui permettent de devancer le concurrent ; acquérir l'autorité sur ses semblables par quelque fonction importante ou quelque poste en vue ; être le roi ou la reine de quelque chose, fût-ce d'une éphémère beauté ; tout cela c'est posséder la terre.

Mais voici que s'élève une voix qui depuis vingt siècles répète au monde : « A quoi sert de gagner l'univers, si l'on vient à perdre son âme ? » Voix étrange, sortie de la bouche d'un homme qui semble avoir tout fait pour ne pas gagner l'univers, car il a méprisé ce que le monde estime, il a heurté par sa doctrine celles qui étaient en vogue avant lui, il a si bien fait qu'il est mort sur une croix, comme un esclave dont se débarrasse la société. Singulière façon de gagner le monde ! Et pourtant, après vingt siècles, son nom est sur toutes les lèvres, la croix se dresse sur le berceau de l'enfant, à la croisée des chemins et sur les tombes des cimetières. Ses représentants ont pu être volés et persécutés, on les rencontre toujours suffisamment nombreux pour rappeler aux forts de ce monde que leur Maître est mort jadis sous Ponce-Pilate, doux comme un agneau qu'on mène au sacrifice, bref,

qu'il y a une autre manière de gagner le monde que par la violence et autre chose à gagner dans le monde que la fortune et les bonnes places.

Les fidèles du Christ seront en apparence les esclaves du monde, il leur faudra subir ses exigences, ses tracasseries, ses persécutions ; en réalité ils le domineront, et cela de deux manières : l'une, exceptionnelle, c'est le don des miracles qui les rend maîtres des éléments ; l'autre, courante, c'est l'emprise puissante et irrésistible qu'ils exerceront sur les cœurs. Ici c'est, avec l'histoire du Christ, toute l'histoire de l'Eglise et des Saints qu'il me faudrait dérouler à vos yeux. Prenez l'une des plus humbles fleurs de cet immense parterre, une sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, par exemple. Voyez ce qu'elle a souffert de la part de ses compagnes qui ne la comprenaient pas toujours ou qui, en tout cas, n'avaient pas la même vertu qu'elle ; de la part de sa Supérieure, personne à l'autorité sévère ; de la part du démon, qui aurait été trop heureux d'arracher une telle perle à la couronne de l'Eglise ; de la part de Dieu lui-même, qui éprouve ceux qu'il aime. Voyez d'autre part son inaltérable douceur, si simple cependant qu'elle passe inaperçue et qu'il fallut le recul du temps pour la distinguer. Voilà celle qui a su toucher tant de cœurs pour les amener à son Maître, qui s'est imposée à l'attention d'écrivains même non chrétiens et qui a si bien gagné la terre en même temps que le ciel qu'un membre de l'Institut a pu lui donner, en tête du livre qu'il lui a consacré, ce titre envié : « L'enfant chérie du monde ».

Pareil résultat venant s'ajouter à la volonté du Christ, n'en est-ce pas assez pour nous inviter à pratiquer une si précieuse vertu ? Mais, hélas ! c'est bien le cas de répéter la parole de Notre-Seigneur aux Apôtres à la veille de sa Passion : « L'esprit est prompt et la chair est faible ». Que de bonnes résolutions n'a-t-on pas déjà prises ! Et cependant on constate toujours en soi les mêmes aspérités de caractère, les mêmes manifestations intempestives de sa personnalité. Peut-être, malgré beaucoup de bonne volonté, n'a-t-on pas employé les moyens efficaces.

Tout d'abord a-t-on prié suffisamment pour obtenir cette grâce précieuse de la douceur ? Quand une âme se confie trop en elle-même, le bon Dieu la laisse volontiers avec ses misères pour l'amener progressivement à réfléchir sur sa faiblesse et son imprudence et à demander le secours de la grâce. A la prière joignons la fréquentation assidue de Notre-Seigneur dans la Sainte Eucharistie par la communion et la visite. On imite ceux que l'on fréquente et que l'on aime. Jésus est doux de cœur ; allons chercher auprès de lui le secret de cette douceur.

Nous pouvons également en faire l'objet d'un examen particulier. L'examen particulier porte sur un défaut à combattre ou sur une vertu à acquérir. Il consiste 1° à prévoir chaque matin les occasions que l'on pourra rencontrer dans la journée de manquer à sa résolution, à demander la grâce de la fidélité, à déterminer les moyens nécessaires pour vaincre la tentation et au besoin une légère pénitence pour chaque manquement ; 2° à faire, le soir, l'examen de la journée sur la manière dont on a tenu sa résolution et fait la petite pénitence qu'on s'est fixée à soi-même, à demander pardon au bon Dieu et à solliciter de lui de nouvelles grâces. Ce petit exercice pratiqué avec persévérance assez longtemps doit, la grâce de Dieu aidant, amener des résultats.

Ces trois moyens sont des moyens généraux qui peuvent être utilisés pour l'acquisition de n'importe quelle vertu. En voici quelques-uns plus particuliers : les personnes portées à l'impatience et à la colère doivent veiller à éviter les discussions sur des questions ou avec des personnes qui provoqueront à peu près infailliblement un trouble dans leur âme. Elles doivent aussi surveiller leur mémoire et leur imagination et éviter de réveiller des motifs de mécontentements déjà apaisés, ou d'entretenir et de développer ceux qui sont à peine naissants. Enfin elles doivent éviter à tout prix de parler ou d'agir lorsqu'elles ne se possèdent pas parfaitement. Un enfant ou un domestique a-t-il fait quelque sottise ; nous sentons l'impatience nous gagner : attendons pour faire l'observation nécessaire que le calme soit revenu. Tout le monde y gagnera ; l'observation, faite en termes mesurés, portera certainement beaucoup plus de fruits qu'une algarade intempestive qui pourrait faire chuchoter : « N'y faisons pas attention ; Madame a ses nerfs ! »

* *

M. f., le bon Dieu ne laisse aucune vertu sans récompense, mais il semble qu'il en ait de spéciales pour la douceur. Cette possession des cœurs promise aux doux n'en est-elle pas déjà une ? Les psaumes, eux aussi, insistent souvent sur les particulières complaisances de Dieu pour les âmes douces. J'ajoute que cette vertu est aussi le secret du bonheur en ce monde. Le bonheur consiste avant tout dans la paix. Or la douceur nous assure la paix avec nous-mêmes, avec nos frères et avec Dieu. C'est le souhait que je forme pour vous en attendant la paix que ne menacera plus aucune discorde, la grande paix du ciel. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES SACREMENTS

IV

LE BAPTÊME

Mes frères,

Après avoir parlé des sept sacrements en général, nous allons étudier chacun d'eux en particulier. Nous commençons tout naturellement par le baptême, qui est le premier que nous ayons reçu et que tout homme doit d'abord recevoir pour qu'il soit permis de lui conférer les six autres.

I

Le baptême est un sacrement qui efface le péché originel, nous fait naître à la vie surnaturelle et nous rend chrétiens, enfants de Dieu et de l'Eglise.

D'après l'enseignement commun, le baptême fut institué par Notre-Seigneur quand il fut baptisé lui-même dans le Jourdain par S. Jean-Baptiste. « Depuis l'instant où Jésus-Christ a été plongé dans l'eau, dit S. Augustin, elle a la vertu de purifier tous les hommes de leurs péchés ». « Une grande preuve de cette vérité, dit le *Catéchisme du Concile de Trente,* c'est qu'au baptême de Notre-Seigneur la Sainte Trinité tout entière, au nom de laquelle on confère le baptême, manifesta sa présence. La voix du Père fut entendue, la personne du Fils était présente et le St-Esprit descendit en forme de colombe. De plus, les cieux s'ouvrirent, comme ils s'ouvrent pour nous par le baptême. »

C'est seulement après sa résurrection que Notre-Seigneur commanda à ses Apôtres de l'administrer. Pour cela il leur dit : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ; allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du St-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé. » (Math., XXVIII, 18-20). Sans tarder, les Apôtres invitent les foules à venir recevoir ce sacrement de leurs mains : « Faites pénitence, dit S. Pierre aux Juifs, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour la rémission de ses péchés. » (Act., II, 38).

Comme matière de ce sacrement, Notre-Seigneur a choisi l'eau. « Si quelqu'un ne renaît par l'eau et par le St-Esprit, dit ce divin Sauveur à Nicodème, il ne peut entrer dans le royaume des cieux. » (Joan., III, 5). Aussi, quand S. Pierre veut baptiser le centurion Corneille et sa famille, il demande de l'eau (Act., X, 47). C'est également l'eau que le diacre Philippe indique au ministre de la reine d'Ethiopie, qu'il instruit en faisant route avec lui, monté sur son char.

Notre-Seigneur a fait preuve de grande bonté et de grande sagesse en choisissant l'eau. Ce sacrement est en effet de tous le plus nécessaire ; il faut donc qu'il puisse être administré très facilement. Or quoi de plus commun, quel élément est plus à la portée de tous que l'eau ? Le baptême purifie l'âme de ses péchés, or quelle matière pouvait mieux représenter cet effet que l'eau dont nous nous servons journellement pour nous laver et purifier les objets qui sont à notre usage ? Le baptême enfin est une régénération qui donne la vie surnaturelle à l'âme, or l'eau n'est-elle pas un aliment indispensable à tous les germes d'où naissent les êtres vivants, plantes ou animaux ?

En cas de nécessité, il est permis, pour administrer le baptême, de se servir de n'importe quelle eau, pourvu qu'elle soit naturelle. On entend par eau naturelle l'eau de pluie, de rivière, d'étang, de mer, la neige ou la glace fondue. Mais en dehors du cas de nécessité, il n'est permis d'employer que de l'eau baptismale, c'est-à-dire de l'eau bénite en vue du baptême le Samedi Saint et la veille de la Pentecôte (can. 757). Avec de l'eau non bénite, le baptême serait évidemment valide, mais il serait illicite, c'est-à-dire que celui qui baptiserait ainsi commettrait une faute.

Cette eau bénite, on l'appliquait jadis aux baptisés de trois façons : par *infusion,* en versant l'eau sur son corps, par *immersion,* en l'y plongeant, et par *aspersion,* en jetant de l'eau sur lui. Aujourd'hui le baptême par immersion est encore usité chez les Abyssiniens, les Grecs et les Russes ; dans l'Eglise latine le baptême par infusion a prévalu. Chaque Eglise doit se conformer au mode prescrit par son Rituel (can. 758).

L'eau doit être versée sur la tête de l'enfant. Lorsqu'il n'est possible de la verser que sur un de ses membres, comme il arrive par exemple lorsqu'un médecin ou une sage-femme baptise un enfant avant qu'il soit né, parce qu'il est en danger de mort, on doit, si cet enfant survit, le rebaptiser sous condition (can. 746). On doit avoir grand soin que l'eau touche la peau du baptisé et ne glisse pas sur ses cheveux sans atteindre le corps lui-même. Si cela arrivait, le baptême serait nul et devrait être recommencé. Enfin, l'eau doit être versée par la même personne qui prononce les paroles et en même temps qu'elle les prononce. Ces paroles qui constituent la forme du baptême, vous les connaissez, ce sont : « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du St-Esprit. » On peut les dire en latin, comme le fait le prêtre, mais on peut également les dire en français ou en toute autre langue ; l'important est qu'on les prononce très exactement.

II

Vous ne sauriez trop vous instruire de la manière de baptiser, car, comme nous allons le dire, vous pouvez tous être dans la nécessité de le faire.

Administré avec toutes les cérémonies du Rituel, le baptême porte le nom de solennel ; lorsqu'il est administré sans aucune cérémonie, comme c'est le cas lorsque par suite de danger l'enfant est baptisé à domicile, le baptême est appelé baptême privé.

Les évêques et les prêtres sont seuls les ministres ordinaires du baptême solennel. Pour exercer licitement leur pouvoir, ils doivent avoir juridiction sur la personne qu'ils baptisent. Ils ne peuvent donc donner le baptême ailleurs que dans leur diocèse ou dans leur paroisse, à moins qu'ils n'y soient autorisés par l'évêque ou le curé du lieu où ils baptisent, ou bien qu'il y ait nécessité, car alors il est permis de présumer cette délégation (can. 738). Un enfant né dans une paroisse étrangère à celle de ses parents doit être rapporté en cette dernière pour y être baptisé si cela peut se faire sans danger ni retard, sinon il peut l'être par le curé de la paroisse où il est né (can. 738). En tout cas le curé de ses parents ne pourrait venir l'y baptiser sans l'autorisation du curé du lieu (can. 739).

Si, seul, le curé de la paroisse est ministre légitime du baptême solennel, il s'ensuit que vous ne pourriez sans son autorisation porter votre enfant ailleurs pour l'y faire baptiser. Cette autorisation, du reste, ne vous sera jamais refusée si vous avez une raison sérieuse de la solliciter.

Les diacres ont, eux aussi, de par leur ordination, le pouvoir d'administrer solennellement le baptême.

Toutefois ils n'en sont que les ministres *extraordinaires*. Ils ont besoin, pour exercer cet acte liturgique, de la permission de l'évêque ou du curé de la paroisse où ils baptisent. Toute raison juste suffit pour la leur accorder, et même, en cas d'urgence, ils peuvent la présumer (can. 744).

Quant au baptême privé, c'est-à-dire administré sans cérémonies, toute personne peut le conférer, en cas de danger, pourvu qu'elle emploie la matière et la forme voulues et y mette l'intention de faire ce que l'Eglise fait ; mais elle doit le faire devant deux témoins, ou tout au moins un, si c'est possible, afin que ces témoins attestent la collation du sacrement. Lorsque plusieurs personnes sont là et qu'on se trouve dans la nécessité de conférer ce baptême privé, s'il y a un prêtre présent, il doit être préféré au diacre, celui-ci au sous-diacre, le clerc au laïc, l'homme à la femme, à moins que la décence ou le savoir-faire plus grand ne fassent préférer celle-ci. Le père ou la mère de l'enfant ne doivent le baptiser qu'en péril imminent de mort et à défaut de tout autre (can. 742). En fait, ce sont presque toujours les médecins ou les sages-femmes qui administrent le baptême privé en cas de nécessité ; il importe donc qu'ils connaissent bien la manière de le faire (can. 743).

Dans ce baptême privé conféré en péril de mort, la personne qui baptise, si elle n'est ni prêtre ni diacre, ne doit faire que ce qui est requis pour la validité du sacrement, c'est-à-dire verser de l'eau sur la tête du baptisé et dire en même temps : « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du St-Esprit. » Mais si c'est un prêtre ou un diacre, celui-ci doit, si le temps le permet, faire ensuite toutes les cérémonies qui dans le baptême solennel suivent l'infusion de l'eau et même celles qui la précèdent s'il est certain que l'enfant va mourir. Si l'enfant guérit et que ces cérémonies n'aient pas été faites, on doit, dès que son état le permet, le porter à l'église pour les suppléer (can. 759).

En dehors du cas de danger de mort, le baptême doit toujours être conféré solennellement ; il n'est plus permis de l'administrer de manière privée à aucun enfant. Inutile donc de demander à l'évêché la permission d'ondoyer : il n'a plus le droit de l'accorder (can. 759).

III

Le sujet du baptême est tout homme vivant et non encore baptisé. Jusqu'ici nous avons supposé que le sujet recevant le baptême était un enfant. On appelle enfants, quand il s'agit du baptême, ceux qui n'ont pas sept ans révolus. Les fous de naissance leur sont assimilés, quel que soit leur âge. Ceux qui ont l'usage de la raison sont considérés comme adultes (can. 745).

Dans nos pays où la religion est en honneur, les adultes non baptisés sont, grâce à Dieu, très rares. Ce cas se présente de temps en temps pour de pauvres pupilles de l'Assistance publique que leurs parents ont abandonnés, que les familles où ils sont placés n'ont pas fait baptiser ou dont le baptême ne peut être prouvé. Dans l'incertitude où on est s'ils ont reçu ce sacrement, étant donnée son absolue nécessité pour être sauvé et pour recevoir les autres sacrements, on le leur administre sous condition (can. 749).

Mais dans les pays de missions et hélas ! en certaines régions, surtout en certaines villes, combien grandissent jusqu'à leur Première Communion et même jusqu'à leur mariage sans avoir reçu cette grande grâce par la faute de leurs parents indifférents ou impies ! « Quand notre enfant sera grand, disent ceux-ci, il se fera baptiser s'il le juge à propos, nous ne voulons pas attenter à sa liberté et lui faire contracter à son insu des obligations qui le lieront toute sa vie. » C'est là raisonner sottement. « Le respect de la liberté, disait le P. Monsabré dans la chaire de Notre-Dame, ne doit pas être ridicule et barbare jusqu'à priver l'enfant inconscient des grands et solides avantages qu'on pourrait lui procurer, même au prix de certaines obligations. » Ils ne veulent pas attenter à sa liberté, disent-ils. Lui ont-ils demandé son avis pour le mettre au monde et lui imposer le lourd fardeau de l'existence ? Si, en venant au monde, il est atteint d'une grave infirmité qui menace de le rendre difforme, attendent-ils son aveu pour y remédier ? Est-ce que, sans son aveu, ils ne le font pas inscrire à l'état-civil pour qu'il prenne part un jour aux bénéfices et aux charges de sa nationalité ? Le cas échéant, n'accepteraient-ils pas en son nom et sans son aveu le riche héritage qui viendrait à lui échoir ? Pourquoi ne feraient-ils pas de même pour le baptême qui l'arrache à la mort éternelle, l'incorpore à la société des enfants de Dieu et lui assure dans le ciel un incomparable héritage ?

Régulièrement, les adultes devraient être baptisés par l'évêque d'après un rite spécial bien plus long que celui des enfants. Toutefois l'évêque peut, quand il y a une raison sérieuse, déléguer un simple prêtre pour le faire (can. 744).

De ces adultes on exige, pour leur conférer le baptême, des dispositions qu'on n'exige pas des enfants. De ceux-ci aucune n'est requise, ils en sont du reste incapables. Chez les adultes, au contraire, par le fait qu'ils ont l'usage de la raison et savent ce qu'ils font, plusieurs sont nécessaires. Ils doivent 1° consentir à recevoir le baptême (celui-ci serait nul si on le leur administrait à leur insu ou contre leur gré) ; 2° être suffisamment instruits des vérités de la religion et les croire ; 3° enfin avoir une douleur surnaturelle des fautes personnelles qu'ils ont commises et une ferme résolution de s'abstenir de tout péché à l'avenir (can. 752). Toutefois, en danger de mort et quand on ne peut mieux les instruire, il est permis de les baptiser, pourvu qu'ils manifestent de quelque manière leur adhésion aux principales vérités et promettent sérieusement d'observer les préceptes de la religion.

Combien nous devons être reconnaissants au bon Dieu qui nous a fait naître en pays catholiques et au sein d'une famille chrétienne ! Combien, après Dieu, nous devons être également reconnaissants à

nos bons parents qui nous ont fait baptiser aussitôt notre naissance et sans tarder nous ont arrachés au joug du démon et consacrés à Dieu ! Ils voulaient ainsi assurer notre bonheur en ce monde et en l'autre, en faisant de nous les enfants de Dieu et de l'Eglise et les héritiers du ciel. Travaillons à mériter ce ciel où nous les retrouverons un jour. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS A DES COLLÉGIENS

XIX

LES CENDRES : LEUR SYMBOLISME

I. — La cérémonie des Cendres qui inaugure le Carême, rappelle à la fois l'humilité de notre origine et la mort qui nous attend. Il faut se préparer à la mort pour échapper à la damnation éternelle.

II. — La meilleure préparation à la mort est la mortification, qui consiste à se renoncer soi-même. Ses raisons : expier ses péchés passés et se fortifier contre les tentations à venir. Ses formes : l'abstinence, le jeûne, l'aumône.

III. — Le plus important est de mortifier son âme : là réside toute la valeur de notre sacrifice. Comment y parvenir. La mortification est nécessaire surtout en Carême ; elle nous fera participer à la résurrection du Christ.

Mes chers enfants,

Lorsqu'au début de chaque Carême l'Eglise nous fait agenouiller devant ses autels pour recevoir une pincée de cendres, elle n'accomplit pas un rite quelconque. Cette cérémonie est lourde de sens ; elle offre les plus riches enseignements à ceux qui s'efforcent d'en comprendre la portée.

I

La formule même usitée en cette circonstance est saisissante : « Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. » Elle nous rappelle à la fois l'humilité de nos origines et les humiliations du trépas futur. Vos manuels d'histoire romaine vous ont appris que lorsqu'on décernait à un général vainqueur les prodigieux honneurs du triomphe, le Sénat faisait suivre le héros par un esclave chargé de l'injurier à voix basse, afin de refréner l'exaltation de son orgueil. L'Eglise, dont la sagesse est infiniment plus haute que celle du Sénat romain, a recueilli la tradition de cette mesure de prudence ; mais elle l'a amplifiée, transfigurée, en se chargeant elle-même de l'administrer dans un sens tout surnaturel.

Il est bien vrai que si l'homme se considérait trop lui-même, il pourrait se prendre pour un triomphateur et se griser follement de ses gloires. Il est un incomparable chef-d'œuvre : son corps est une merveille d'ingéniosité ; quant à son âme, intelligente et libre, elle n'a rien d'égal à elle, sauf les anges, dans l'immensité de la création. Fier de sa domination sur la nature qu'il dompte chaque jour davantage, animé des découvertes fécondes de sa pensée ainsi que des victoires de son énergie, l'homme risque donc de s'admirer lui-même. Cela ne peut le conduire qu'au malheur, car c'est méconnaître l'Auteur divin qui a créé cet ensemble de magnificences et une telle ingratitude envers Dieu, à qui nous devons tout et sans qui nous ne serions rien, ne peut attirer sur nous que la juste colère divine.

Aussi l'Eglise maternelle tient-elle, au moins une fois par an, à nous remettre en présence de l'humble réalité. Elle nous rappelle que nous ne sommes qu'une poignée de terre, façonnée jadis par Jéhovah, mais qui est entièrement redevable au Seigneur des avantages dont elle jouit actuellement sans les avoir gagnés en aucune façon. Elle nous rappelle en même temps que, sortis de si bas, nous sommes appelés à retomber jusqu'au niveau inférieur dont nous sommes sortis par la grâce de Dieu. Malgré les épreuves inévitables, nous nous accommodons si bien de l'existence que nous voudrions nous persuader que les choses iront toujours de même, indéfiniment. Aveuglement néfaste qui nous empêche de songer au but auquel nous devons tendre, et que nous n'atteindrons qu'après de durs efforts ! L'Eglise prévoyante dissipe cette illusion. Elle nous fait entrevoir, d'un seul mot, la sinistre perspective ouverte devant nous, les râles de l'agonie, la raideur cadavérique et glacée, puis la nuit du cercueil et, après les décompositions horribles, le point d'aboutissement fatal, la petite poignée de terre, seul vestige que les vers du tombeau auront daigné laisser de nous.

Une telle vision effraie, elle n'en est pas moins salutaire. Elle est nécessaire pour nous faire rentrer en nous-mêmes et vaincre notre orgueil sans cesse renaissant. Allez donc vous vanter, maintenant, de vos supériorités physiques et sportives, de vos succès intellectuels, de votre situation sociale, de tous ces mille riens dont s'encombre chaque vie humaine ! Essayez de dire : « Je suis beau, je suis fort, je suis savant, je suis riche, je serai puissant » ! L'Eglise implacable vous répond : « Tu es poussière. » Et pour vous enlever toute fausse espérance, elle ne craint pas de répéter : « Et tu retourneras en poussière. »

Nous voilà donc bien remis à notre place, à la place qui nous convient et qui doit nous inspirer, à l'égard du Dieu souverain, de justes sentiments de soumission, de respect et de gratitude infinie. Nous voici encore prévenus du sort qu'aucun de nous ne pourra éviter. Puisque la mort est inéluctable, nous sommes mis en demeure de nous y préparer. Car mourir serait peu de chose si l'être humain tout entier devait se réduire à un peu de cendres. Mais il y a en nous quelque chose qui ne saurait périr, il y a notre âme immortelle. Et ce quelque chose, cette âme, sera citée à comparaître au tribunal de Dieu dès l'instant où le corps qu'elle animait sera livré en proie à la mort.

Voilà ce qui rend le trépas redoutable : la terreur du jugement sévère et sans appel. L'Eglise tient à nous mettre en garde, de temps à autre, contre les éventualités qui pourraient résulter pour nous d'un décès imprévu et sans préparation. Remercions-la de cette vigilance. Mais surtout utilisons ses avis et

mettons-nous dès maintenant en mesure de pouvoir supporter sans frémir la dissolution de notre être et la sentence de Dieu.

II

Pour nous préparer à l'éternel avenir, un des plus grands moyens est la mortification. Entendons-nous bien. Trop généralement on se borne à entendre par ce mot, les macérations corporelles, les austérités physiques qui ne se pratiquent plus guère que dans les cloîtres. Porter le cilice, faire maigre toute l'année, jeûner continuellement, se donner la discipline, dormir sur la dure et se lever au milieu de la nuit pour chanter des psaumes, tout cela paraît fort effrayant. Empressons-nous d'ajouter que le Seigneur n'exige pas tout cela de vous. D'abord ce n'est pas de votre âge : loin de faire œuvre pie en vous livrant actuellement à cet ensemble de rigueurs, vous commettriez plutôt une faute contre les vertus de prudence et de modération, car vos forces corporelles ne sont pas encore assez développées pour résister à ces austérités et vous avez le devoir de conserver la santé que Dieu vous donne pour les travaux qu'exigera votre état de vie.

Plus tard même, quand vous serez vraiment des hommes, le Très-Haut ne vous proposera pas, généralement au moins, cette rude voie de pénitence. Si quelqu'un d'entre vous s'y sent poussé par un attrait mystérieux et divin, qu'il en remercie le Seigneur, car il sera un élu de Dieu, un privilégié de la Providence qui lui rendra magnifiquement au paradis la rémunération des sacrifices offerts ici-bas. Provisoirement, qu'il se soumette aux directives que lui donnera le sage confesseur auquel il fera bien de dévoiler les secrets désirs de son âme.

Mais la moyenne des chrétiens n'est nullement tenue de pratiquer, dans toute leur sévérité, les conseils évangéliques de la vie parfaite. Il est un genre de mortification qui se trouve à la portée de tous, qui n'excède nullement votre énergie, et c'est de ce genre-là que nous devons nous entretenir.

Posons d'abord ce principe indiscutable que tout homme doit se mortifier. Cela pour deux raisons. D'abord pour expier ses fautes passées. Lequel d'entre nous oserait se vanter de n'avoir jamais péché ? Puisque, donc, nous avons troublé l'ordre divin par nos révoltes, nous sommes obligés de rétablir l'équilibre en compensant par une souffrance volontaire le plaisir illégitime que nous nous sommes indûment accordé. Un autre motif de pénitence, c'est que la mortification est le grand moyen de nous prémunir contre les tentations prochaines, contre les fautes de l'avenir. Depuis le péché originel, nous portons en nous un foyer de passions qui risque d'embraser notre âme si nous ne travaillons pas à l'éteindre. D'où la nécessité évidente de dompter nos appétits pervers. Nous opposerons à la gourmandise la sobriété, à la volupté la modestie, à la paresse le labeur, à la colère la résignation, à l'orgueil l'humilité. Ainsi de suite.

Croyez bien que cette lutte tenace contre vous-mêmes sera une mortification aussi efficace que celles des Chartreux ou des Clarisses. Se mortifier, en effet, cela veut dire, étymologiquement, mourir à soi-même. Il faut détruire en nous la nature déchue, la dépravation à laquelle nous pousse Satan, pour y substituer une nature sanctifiée, une habitude de vertu qui nous vaudra les faveurs du ciel. Et puisque c'est dans les énergies de notre corps que se fomentent les rébellions qui deviennent des péchés par le consentement de notre volonté, c'est contre notre corps, en premier lieu, qu'il faut combattre, afin que notre âme devienne pure.

Parmi les procédés que nous propose l'Eglise à la suite de Jésus-Christ, il en est quelques-uns qui, en ce temps de Carême, sont d'une spéciale opportunité. L'abstinence d'abord : celle-ci ne vous sera pas difficile. Elle dépend moins de vous que du Père Econome et du règlement de ce collège. Mais puisque le menu du réfectoire vous impose, une ou deux fois par semaine, la privation de viande, au lieu de supporter cela comme une corvée inévitable, sanctifiez cette pénitence obligatoire en l'accueillant comme le châtiment que nous avons tous, certes, bien mérité. Quand vous serez plus grands, vous aurez à vous soumettre au jeûne quadragésimal qui n'est, au fond, qu'une abstinence un peu plus stricte. Ne vous évadez pas, alors, dans les spécieux prétextes de santé ou de travail, qui sont légitimes parfois, mais qui, dans la plupart des cas, sont insuffisants et injustifiés. Lorsque l'heure sera venue, vous accepterez donc de souffrir un peu, dans votre chair, afin de montrer au bon Dieu votre volonté de lui être fidèle et afin d'obtenir, avec son pardon pour le passé, ses récompenses pour l'avenir.

L'Eglise nous recommande encore l'aumône. Vos petites bourses d'écoliers sont trop légères pour qu'on puisse vous conseiller des générosités considérables. Mais ce qui importe au regard de Dieu, ce n'est pas la somme dont on se dépouille, c'est l'intention avec laquelle, pour l'amour de lui, on offre son superflu — et même un peu de son nécessaire. Si mince que soit votre budget, vous pouvez toujours disposer de quelque chose, renoncer à quelques distractions ou à quelques friandises, afin de répandre un peu de bien autour de vous. Et c'est ce qui fait plaisir à notre Père céleste. Les pauvres ne manquent pas, moins encore les bonnes œuvres. Et les uns et les autres attendent avec impatience, afin de pouvoir vivre, l'impulsion de votre charité. Donnez, donnez donc aussi largement que vous le pourrez, pour les missions et pour les écoles, pour les miséreux et les orphelins, afin que, suivant la parole apostolique, « votre aumône couvre la multitude de vos péchés. »

III

Se mortifier, c'est mourir à soi. Mais la chose serait trop facile s'il ne s'agissait, pour sauver son âme, que de consentir à des sacrifices purement matériels. Les Hébreux, dans les temps anciens, avaient fini par s'imaginer qu'il suffisait de présenter devant l'autel des holocaustes quelques moutons ou quelques bœufs pour gagner le pardon avec la

faveur divine. Quelle erreur ! Dieu, le Maître de l'univers entier, n'a nullement besoin qu'on lui fasse cadeau des victimes qui déjà et depuis toujours lui appartiennent. S'il exige une oblation, c'est uniquement pour témoigner symboliquement des dispositions de notre âme.

Quand nous offrons quelque chose au Très-Haut, un sacrifice, une privation, une souffrance ou une obole, cela revient simplement à dire : « Mon Dieu, je reconnais que je vous dois tout, que je suis sous votre absolue dépendance, et j'ose vous donner ceci pour me représenter moi-même qui suis votre propriété. » Que le cadeau ait ou n'ait pas de valeur financière, peu importe. Cet acte indique notre sujétion. Vous voyez donc, par conséquent, que le présent aura une importance d'autant plus considérable qu'il sera fait avec une intention plus pure.

A ce compte, ce que Dieu préfère, c'est le sacrifice de nous-mêmes, puisque c'est celui qui représente une meilleure volonté. D'elle-même, la conclusion se manifeste. La mortification supérieure sera celle qui immolera, non plus seulement quelques accessoires de notre vie, mais notre vie terrestre elle-même. Nous tenons au monde par mille attaches, dont quelques-unes sont licites, mais dont beaucoup sont dangereuses. Ayons enfin le courage de renoncer à ce monde périlleux, où tout est occasion de péché, pour n'appartenir plus qu'à Dieu seul.

Les moyens ne nous manqueront pas de multiplier les gestes généreux. La bonté du ciel à notre égard, la munificence de ses dons envers nous, notre propre utilité en vue du salut, tout cela et bien d'autres choses doivent nous exciter à l'effort. Mortifions donc l'âme que Dieu a remise entre nos mains, afin de la purifier de ses souillures, afin de la présenter resplendissante à Celui qui nous la réclamera un jour. Comment cela ? C'est bien simple. Nous constatons que dans cette âme il y a telle et telle tendances mauvaises. Nous savons que ces tendances déplaisent au Maître à qui nous n'avons pas le droit de déplaire. Eh bien, sans hésiter, sans maugréer, résolvons-nous à faire disparaître ce qu'il ne veut pas voir en nous. Suis-je vaniteux ? Je renoncerai joyeusement aux vagues artifices par lesquels je cherche à me faire valoir. Suis-je avare ? Je me contraindrai à fixer de larges chiffres pour mes œuvres de bienfaisance. Suis-je jaloux ? Je devrai m'astreindre à me faire aimable pour ceux que j'ai le tort de considérer comme mes rivaux. Suis-je sensuel ? J'appellerai à mon aide tout le courage dont Dieu m'a gratifié pour lutter contre les tentations et pour ne jamais céder aux entraînements fous de mon âge.

On pourrait multiplier sans fin les exemples. L'essentiel est que vous ayez compris. Il ne reste plus qu'une chose à faire : réaliser dans votre pratique journalière les règles dont vous venez de voir l'importance et la nécessité. Ne craignez rien, d'ailleurs, et ne vous méfiez pas de vous-mêmes. Si vous étiez seuls à tenter l'expérience, vous aboutiriez sans doute à un échec. Mais la grâce vigilante du ciel vous apportera son assistance et sa victoire.

Le moment est d'ailleurs bien choisi pour commencer cette guerre sainte. Le Carême qui s'inaugure appelle au dévouement les chrétiens de l'univers entier. N'auriez-vous pas la honte d'être les seuls à vous engourdir dans une torpeur inerte, alors que partout les âmes ardentes se lèveront afin de se sanctifier ?

Une autre considération vous dicte d'ailleurs votre devoir. La période de pénitence qui va s'ouvrir, n'a pas son but en elle-même. Elle n'est qu'une préparation à la magnifique apothéose du Christ dont, dans quelques semaines, nous chanterons la triomphale résurrection. Vous désirez tous, de toute votre âme, être unis à l'immortelle revanche de Jésus. Jésus lui-même vous propose ce privilège de gloire. Mais à une condition unique et essentielle : il n'admet à sa suite dans les cieux que ceux qui auront eu le courage de l'accompagner jusqu'au sommet du Calvaire.

Apprenons donc à nous mortifier avec le Sauveur, sous les croix et parmi les épines, si nous voulons être jugés dignes de régner éternellement auprès de lui. Ainsi soit-il.

POUR LES QUARANTE-HEURES

L'ASSISTANCE AUX OFFICES DU DIMANCHE

Mes frères,

Les Quarante-Heures, partout où elles sont célébrées, constituent comme un hommage solennel rendu à Notre-Seigneur dans l'Eucharistie : elles sont un acte de foi très manifeste à sa présence réelle dans l'Hostie sainte où il réside, une protestation d'amour envers sa divine personne dont nous savons l'amour infini à notre égard, enfin une réparation nécessaire du mépris et de l'oubli dont il est malheureusement si souvent l'objet dans le monde.

I

N'est-ce pas tout particulièrement le cas de rappeler une parole célèbre prononcée autrefois par S. Jean-Baptiste ? Pendant que le Précurseur prêchait et baptisait sur les bords du Jourdain pour préparer les foules à la venue du Sauveur, le grand Conseil des Juifs s'émut de la renommée que lui attiraient ses prédications, et intrigués à son sujet, des députés vinrent de Jérusalem pour le questionner, lui demandant s'il était le Christ, ou bien Elie, ou bien un autre prophète ressuscité. S. Jean-Baptiste leur répondit qu'il n'était ni le Christ, ni Elie, ni un prophète revenu sur la terre, mais qu'il avait mission de préparer les voies du Seigneur. « Il y a au milieu de vous, leur dit-il, quelqu'un que vous devriez connaître et que vous ignorez. *Medius vestrum stetit quem vos nescitis.* C'est lui que je suis chargé d'annoncer. Il est bien au-dessus de moi, et je ne suis pas même digne de délier les courroies de sa chaussure. » (Joan., I, 26).

« Il y a au milieu de vous quelqu'un que vous

devriez connaître et que vous ignorez ! » Voilà, m. f., une parole qui n'a rien perdu de son actualité et de sa raison d'être, car si elle était tristement vraie à l'époque où prêchait S. Jean-Baptiste, elle ne l'est pas moins dans le temps où nous vivons. Le reproche qu'elle renferme peut s'adresser légitimement à beaucoup de gens qui, eux aussi, devraient connaître Notre-Seigneur et le traiter comme leur Dieu, mais qui, hélas ! l'ignorent ou semblent l'ignorer, puisqu'ils le traitent tout simplement comme un inconnu, comme le dernier des étrangers.

Jésus est réellement présent au milieu de nous dans l'Eucharistie, caché sous les espèces sacramentelles, et entouré d'anges qui l'adorent avec le plus profond respect. C'est la foi qui nous l'enseigne, et son enseignement n'admet pas le moindre doute. Et la foi nous dit en même temps que si Notre-Seigneur est là, adoré par les anges, il voudrait à juste titre l'être également par toute créature humaine. Il est là en effet pour tout le monde, et il désirerait que tout le monde sans distinction, hommes, femmes, vieillards, enfants, pensât à lui, afin de le reconnaître comme Dieu, comme Sauveur, et de l'honorer comme tel. Mais très nombreux sont ceux qui ne lui donnent pas cette satisfaction. Il attend vainement leurs adorations, leurs hommages, leurs prières : il est oublié d'eux, délaissé, totalement méconnu.

Examinez par exemple ce qui se passe le dimanche. Sans doute Notre-Seigneur serait heureux si la foule voulait penser à lui chaque jour, et si chaque jour elle tenait à le visiter dans son divin Sacrement. Cette attention et cette démarche lui seraient on ne peut plus agréables. Cependant il ne l'exige pas. Tout ce qu'il demande, c'est qu'il y ait dans la semaine un jour où on le dédommage de la solitude dans laquelle il a été laissé le reste du temps, un jour où la foule consente à se rappeler qu'elle lui doit des hommages et veuille venir l'adorer. Ce jour est le dimanche.

Or que se passe-t-il ? Dans les paroisses chrétiennes on fréquente les offices, on connaît le chemin de l'église. Mais que d'autres où règne l'indifférence ! Que d'autres où le dimanche l'église reste déserte parce qu'on ne s'y inquiète guère des offices ! On y viendra peut-être encore à certains jours de fête, par suite d'un reste d'habitude ; mais en temps ordinaire, c'est le vide le plus désolant. La cloche, dans ces paroisses, appelle avec insistance tout le monde aux pieds de Notre-Seigneur pour l'adorer en assistant au saint sacrifice de la messe. Quelques-uns à peine paraissent comprendre sa voix et y répondent. Les autres font la sourde oreille et continuent de vaquer à leurs travaux, à leurs occupations courantes : ils s'en vont à leurs affaires, à leurs amusements, à leurs plaisirs, sans se soucier du bon Maître qui les attend à l'église. Croient-ils à sa présence réelle dans l'auguste sacrement de nos autels ? Non, ou du moins ils agissent comme s'ils n'y croyaient pas. Aiment-ils ce divin Sauveur ? Non, car leur conduite montre qu'ils ne songent en rien à lui faire plaisir.

II

Et ceux qui viennent adorer Notre-Seigneur en assistant à la messe, dites-moi, m. f., s'ils s'en tiennent à cette démarche unique le dimanche, ont-ils raison ? Ne devraient-ils pas faire davantage, en assistant encore dans la journée à l'office liturgique des vêpres, ou tout au moins au salut, quand un motif plausible les excuse de l'office en question ? Remarquez-le : la messe, le dimanche, constitue pour le chrétien, quel qu'il soit, la visite proprement dite, officielle, due à Notre-Seigneur. Elle est imposée par un précepte positif, et il y a faute grave à s'en abstenir d'une manière volontaire. Mais en dehors d'elle, il y a la visite *gracieuse*, visite qui n'est plus prescrite, je le veux bien, sous peine de péché grave, mais qui est instamment recommandée parce qu'elle est une preuve manifeste du désir que l'on a de faire plaisir à l'Hôte divin du Tabernacle. Cette visite consiste précisément à assister, autant qu'on le peut, aux vêpres.

Dans le monde il est d'usage, vous le savez bien, de visiter volontiers un ami, un père, et on ne trouve jamais trop longs les instants que l'on passe auprès d'eux, surtout si c'est un ami plein d'affection, de sagesse et de dévouement, si c'est un père accompli, d'une grande tendresse, d'une grande bonté. Or, y a-t-il un ami comparable à Jésus ? Y a-t-il un père qui l'égale en bonté, en tendresse ? Non ; c'est dire par conséquent qu'il faut se plaire à le visiter et ne jamais marchander avec lui pour une pareille démarche.

On visite un ami lorsqu'il est dans la peine ; on se serre près de lui quand il est outragé, parce que cette marque de sympathie lui va au cœur et le console. On visite aussi un ami qui s'est montré obligeant, dévoué jusqu'au sacrifice même à certaines heures. Or Jésus n'est-il pas dans la peine? N'est-il pas indignement délaissé, outragé, attaqué aussi de nos jours plus que jamais par les impies ? Ne nous a-t-il pas rendu, aux uns et aux autres, mille services, et n'est-il pas disposé à nous en rendre à tous points de vue encore à l'avenir ? Ne s'est-il pas enfin sacrifié pour nous tous par la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse ? Pour ces motifs, il est bien juste de mettre le plus grand empressement à lui faire visite, et c'est ce que ne font pas les personnes qui se bornent le dimanche à entendre la messe ; c'est ce que font au contraire celles qui ne se contentent pas de la messe, mais qui tiennent encore à reparaître à l'église dans l'après-midi pour l'assistance aux vêpres. Ces dernières montrent vraiment à Notre-Seigneur qu'elles l'aiment, qu'elles sont soucieuses de lui être agréables et de le consoler, tandis que les autres ne lui donnent à cet égard qu'un témoignage imparfait.

Demandez-vous à vous-mêmes, m. f., dans quelle catégorie vous méritez d'être rangés. Vous êtes assidus à la messe dans l'ensemble, j'aime à le constater, et vous ne voudriez pas refuser à Notre-Seigneur cette visite officielle qui lui est due sous peine de péché grave dans la matinée. Mais la vi-

site gracieuse de l'après-midi, la lui accordez-vous aussi volontiers ? N'êtes-vous pas tentés souvent de la laisser, de la sacrifier, soit pour rester à la maison où n'importe quoi vous retient, soit pour faire une promenade ou pour prendre part à quelque partie de plaisir, à un amusement quelconque ? Et quand cette tentation vous sollicite, avez-vous toujours le courage de faire l'effort voulu pour montrer à Jésus que vous l'aimez et que vous tenez à le contenter ? Cet effort vous coûte, et parce qu'il vous coûte, peut-être manquez-vous d'énergie, de générosité pour vous l'imposer.

« Hé quoi ! vous dit en cette circonstance Notre-Seigneur lui-même, c'est pour toi que je me suis constitué prisonnier au tabernacle, c'est pour toi que j'y demeure, toujours prêt à te combler de mes grâces si tu veux bien me visiter. Et tu me marchandes ton temps, ton attention ! Tu éprouves de la répugnance à me donner les quelques instants que je voudrais avoir de toi chaque dimanche dans l'après-midi, et tu me laisses comme tant d'autres qui ne m'aiment pas ! Je suis ton Dieu, et c'est moi qui donne le ciel aux âmes fidèles, aux âmes qui veulent goûter un jour les joies de l'éternité, et tu ne parais pas t'en préoccuper ! Tu m'oublies comme si j'étais un personnage vulgaire pour lequel on peut hésiter à se déranger ! Comment veux-tu que je sois encouragé à te continuer mes faveurs, à te bénir, quand je vois que tu tiens si peu à faire pour moi ce que te commandent la foi, la reconnaissance et l'amour ? »

M. f., au cas où vous auriez pu mériter plus ou moins ces reproches de Jésus, oh ! prenez à ses pieds la résolution de changer de conduite, à moins d'une raison sérieuse. Ayez à cœur bien sincèrement de donner désormais au Dieu de l'Eucharistie toute l'attention à laquelle il a droit. Dans ce but, ne faites pas comme les personnes si nombreuses dans notre société d'aujourd'hui qui s'en tiennent à la messe, la plus courte possible, le dimanche ; faites l'effort d'assister aussi aux vêpres. Outre que vous édifierez le prochain, comme doivent le faire toujours de véritables chrétiens, vous donnerez satisfaction à Jésus qui vous le demande dans son auguste sacrement, et vous en serez récompensés. Ainsi soit-il.

PLANS DE SERMONS POUR LA QUINQUAGÉSIME

I

LA CÉRÉMONIE DES CENDRES

Cette cérémonie est une des multiples occasions où l'Eglise, s'adaptant à la nature de l'homme, emploie les objets sensibles pour mieux atteindre son esprit.

I. Historique des Cendres. — 1° Dans la cendre, résidu de la combustion, on peut voir l'image du pécheur sur lequel la justice divine a fait passer son feu dévorant. En s'en couvrant, l'homme semble apitoyer Dieu en lui montrant son état misérable et en lui rappelant que sa justice est désormais satisfaite par la punition du coupable.

2° Aussi de tout temps la cendre a été employée comme symbole de pénitence. L'antiquité nous en offre plus d'un exemple : Job : « *Operui cinere carnem meam* » (Job, XVI, 16) ; David : « *Cinerem tanquam panem manducabam* » (Ps. CI, 10) ; au jour du danger Judith, Esther, Mardochée, les Ninivites mettent des cendres sur leur tête, pour implorer Dieu ; Notre-Seigneur reconnaît ce symbolisme (Math., XI, 21). — Chez les chrétiens, les cendres étaient employées pour la pénitence publique ; quand celle-ci fut tombée en désuétude, tous les fidèles se soumirent à ce rite, et à leur tête le clergé. Tous sont, en effet, pécheurs et ont besoin de la clémence divine.

II. Leçons des Cendres. 1° *Memento quia pulvis es :* la cendre est un être infime, sans beauté, on la foule aux pieds, nous devons donc en tirer une leçon d'*humilité*. — Humilité à l'égard de Dieu : nous sommes son œuvre, il nous a faits en façonnant de la boue, nous dépendons entièrement de lui, il est infiniment au-dessus de nous par ses perfections. A cet abaissement qui résulte de notre nature, il faut joindre celui qui provient du péché, en sorte que notre existence est doublement un bienfait de Dieu : après nous avoir créés par sa bonté, il nous conserve par miséricorde : *Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti* (Thren., III, 22). — Humilité à l'égard des hommes : comme eux, nous ne sommes que néant par nature ; si nous les dépassons par quelques qualités, ce n'est pas à nous qu'en revient la gloire ; sous bien des rapports nous leur sommes inférieurs. — Notre manière d'agir doit donc s'inspirer de ce sentiment.

2° *In pulverem reverteris :* ce sera l'œuvre de la mort. Et pendant que notre corps se décomposera, notre âme recevra la sanction des actes accomplis durant la vie terrestre. Il importe de se rappeler fréquemment les fins dernières, nous y trouverons en effet : en songeant aux châtiments, un encouragement à la pénitence qui nous portera à expier nos fautes passées, à éviter dans l'avenir le péché et tout ce qui pourrait nous y conduire ; — en songeant aux récompenses, un encouragement à une vie plus parfaite : nous supporterons alors avec résignation et même avec joie les épreuves, nous obéirons avec plus d'empressement à la volonté de Dieu, nous multiplierons les actes de vertu. Les mondains n'aiment pas regarder la mort en face, le chrétien au contraire n'en ressent aucune frayeur et en retire un grand profit.

Conclusion. — Les gestes extérieurs de pénitence sont louables, mais ils ne sont agréables à Dieu que s'ils sont accompagnés de la pénitence intérieure : « *Scindite corda vestra, et non vestimenta vestra, et convertimini ad Dominum Deum vestrum,* » dit l'épître de la messe des Cendres, empruntée au prophète Joël.

II

DISPOSITIONS POUR ENTRER EN CARÊME

Nous trouvons dans les messes des quatre jours qui précèdent le 1er dimanche, l'indication des dispositions requises pour entrer selon l'esprit de l'Eglise dans le saint temps de Carême.

I. Pénitence sincère. — L'épître du Mercredi des Cendres nous dit comment reconnaître la sincérité de notre pénitence : « Revenez à moi de tout votre cœur, avec des jeûnes, avec des larmes et des lamentations. Déchirez vos cœurs et non vos vêtements, et revenez au Seigneur, car il est miséricordieux et compatissant, lent à la colère et riche en bonté... » « *Déchirez vos cœurs et non vos vête-*

ments » : c'est le mot qui résume tout. La pénitence sincère sera d'abord *intérieure*.

L'évangile de la même messe ajoute : « Lorsque vous jeûnez, ne faites pas comme les hypocrites, qui prennent une mine défaite, pour faire voir aux hommes qu'ils jeûnent... Parfumez-vous la tête, lavez-vous le visage, pour ne pas faire voir aux hommes que vous jeûnez. » Donc, pénitence cachée aux hommes, visible à Dieu seul.

II. La prière. — Au jeûne il faut joindre la prière. La collecte du jeudi nous le rappelle : « O Dieu que le péché offense et que la *pénitence* apaise, écoutez dans votre bonté les *prières* et les supplications de votre peuple, et daignez détourner de nous les fléaux de votre colère mérités par nos péchés. » L'épître et l'évangile apportent deux exemples frappants de prière exaucée par Dieu : la supplication du roi Ezéchias, la guérison du serviteur d'un centurion. La prière, en effet, est nécessaire pour donner au jeûne sa valeur surnaturelle.

III. Les bonnes œuvres. — « La prière, dit S. Augustin, a deux ailes qui la font voler tout droit au ciel : le jeûne et l'aumône. » L'épître de vendredi nous révèle l'insuffisance du jeûne qui n'est pas accompagné de bonnes œuvres. « Le jeûne que j'aime, répond Jéhovah à son peuple qui se plaint de n'être pas exaucé malgré ses jeûnes, consiste à détacher les chaînes injustes, à délier les nœuds du joug, à renvoyer libres les opprimés... à rompre son pain avec celui qui a faim, à recueillir les malheureux sans asile, à couvrir l'homme que l'on voit nu... »

L'aumône doit, avec la prière, accompagner la pénitence sincère.

IV. Enfin s'abstenir du péché. — L'épître du samedi, qui continue celle de la veille, ajoute au conseil de pratiquer les bonnes œuvres, celui de cesser de mal faire : « Si tu t'abstiens de faire peser ton joug... et de fouler aux pieds le sabbat... et de ne suivre que tes voies et ta volonté... alors tu trouveras les délices dans le Seigneur. »

La destruction de nos vices, l'amendement de notre vie, voilà la grande affaire du Carême ; le jeûne n'est qu'un moyen, commandé, donc obligatoire ; mais il faut d'abord jeûner de péché, faire abstinence de ses fautes habituelles, redresser sa volonté mauvaise, s'engager plus avant dans le service de Dieu.

Le jeûne, quand il n'est pas interdit pour raison de santé, est excellent pour le corps. La collecte du samedi le remarque : « Seigneur, écoutez nos supplications, et accordez-nous de célébrer avec une dévotion sincère ce jeûne solennel, si sagement institué pour la guérison des âmes et des corps. »

Et l'évangile nous dit justement que Jésus guérissait tous ceux qui l'approchaient.

Ces bienfaits du jeûne sont énumérés en une seule phrase de quatre membres dans la préface du Carême : le jeûne dompte nos mauvais instincts, élève nos pensées, nous octroie la force nécessaire et nous assure la récompense promise.

PETITS PRONES

XIII

Quinquagésime

LA DOULEUR

Tandis que Jésus prédit sa Passion, les Apôtres, remarque l'Evangile, ne comprennent rien à son langage. Il n'y a rien là qui doive nous étonner : d'instinct la nature humaine fuit la douleur et elle ferme les yeux devant tout ce qui pourrait en évoquer l'image.

Mais puisque nous sommes les disciples d'un Dieu qui a préféré les souffrances aux voluptés terrestres, il faut que nous partagions ses sentiments et qu'à son exemple nous osions regarder en face les croix qui sont réservées à tout homme ici-bas. Nous y trouverons un grand avantage : ce sera d'en apercevoir la valeur surnaturelle.

I

La douleur, sous mille formes diverses, existe. Elle va pour chaque homme depuis le berceau jusqu'à la tombe ; elle va pour l'humanité depuis l'origine jusqu'à la fin du monde. Nulle génération n'en est exempte. L'homme vainement se débat, s'irrite, s'exaspère, il a beau espérer dans le progrès, et croire pour ses arrière-neveux à l'apparition d'un âge d'or. Hélas ! l'âge d'or n'est pas à venir, il est venu, il est dans le passé, et dans le passé aussi les rêves de bonheur terrestre. Maintenant, nous n'avons plus qu'à redire avec l'Eglise s'adressant à la Sainte Vierge : « Fils d'Eve, nous soupirons, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes. »

Quel est donc ce jour fatal où elle a commencé ? — « Parce que tu as mangé du fruit défendu, dit le Seigneur à Adam, tu mourras de mort. » Le péché, voilà donc la cause de la douleur ; il n'y en a pas d'autre. C'est la réponse de l'Eglise à tous ses enfants ; c'est cette réponse qui est contenue dans le catéchisme en ces termes : « Par suite du péché originel, nous naissons tous ennemis de Dieu, sujets à l'ignorance, aux mauvais penchants, aux souffrances et à la mort. »

— S'il en est ainsi, me direz-vous, la douleur est donc bien, comme nous le croyons, une humiliation, un signe de faiblesse et de dégradation. Nous n'avons donc plus qu'à nous étourdir pour n'y plus penser, ou qu'à nous désoler et à laisser toute espérance, à maudire l'existence, puisque la douleur sans cesse nous étreint et que nous sommes impuissants à la faire disparaître, à l'atténuer même dans une mesure appréciable.

— Non, m. f., que telles ne soient pas vos pensées. Ecoutez plutôt l'enseignement qu'elle vous donne, et l'ayant entendu, vous ne jugerez plus de même.

La douleur relève et grandit l'homme. Elle est l'expiation d'une faute ; elle est le paiement d'un châtiment mérité. Comme le bon larron crucifié à côté de Jésus, nous pouvons dire : « *Digna factis recipimus*. Nous subissons la juste peine de notre malice. » (Luc, XXIII, 41). Et à cela il y a de la grandeur, car tout coupable qui expie mérite respect. La douleur fortifie aussi l'homme, développe ses énergies, affermit sa volonté, son caractère. L'arbre agité par la tempête plonge toujours plus avant ses racines dans le roc, et il tire sa vigueur des assauts que lui livrent les vents ; de même l'homme, sous les coups de la souffrance et de l'adversité. Combien, même humainement parlant, sont redevables de leur gloire à la souffrance, que la

jouissance et le calme eussent condamnés à l'obscurité, peut-être à l'ignominie !

Montons plus haut encore. La douleur nous rapproche de Dieu et nous fait aspirer au ciel. Souvent on oublie Dieu dans l'exaltation du triomphe, on le méprise dans le plaisir, on le dédaigne dans la joie. Mais il est une heure où il devient impossible de ne pas élever à lui ses mains, ses yeux, son cœur, et cette heure, c'est l'heure de l'épreuve. Les cœurs brisés sont disposés pour recevoir Dieu, et que de fois la première prière a jailli de la première douleur ! Elle avait raison aussi, cette mère d'un homme célèbre finissant en prison une existence coupable, elle avait raison d'écrire : « Mon Dieu, je commence à croire au salut de mon fils, depuis que vous l'avez fait malheureux. »

Mais si par l'épreuve l'homme se rapproche de Dieu, Dieu, lui aussi, se rapproche de l'homme. Et si sur la terre il nous apparaît escorté, précédé, suivi de tous ceux qui sont dans la peine, il n'est pas douteux que telle ne soit encore sa conduite et que le même mot de consolation ne sorte de ses lèvres : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, accablés, et je vous referai. »

C'est que, m. f., ceux qui souffrent et continuent de l'aimer prouvent un attachement réel qui ne peut que toucher le cœur de Dieu ; car, pour employer le style imagé de S. François de Sales, « d'aimer Dieu dedans le sucre, les enfants en feraient bien autant, mais de l'aimer dedans l'absinthe (c'est-à-dire dans la peine), c'est là le coup de notre amoureuse fidélité. De dire : « Vive Jésus » sur la montagne du Thabor, S. Pierre, tout grossier, en a bien eu le courage, mais de dire : « Vive Jésus » sur la montagne du Calvaire, cela n'appartient qu'à la Mère et au disciple dévoué qui lui fut laissé pour enfant. »

Celui qui souffre ressemble donc d'une manière toute particulière au Fils de Dieu incarné, et ce doit être une autre raison encore pour que Dieu abaisse vers lui des regards de complaisance. Et puisque les souffrances du Sauveur ont été pour lui la cause de son triomphe et de sa gloire dans le ciel, il s'ensuit que le chrétien qui souffre, devenant membre de Jésus-Christ, mérite de partager la sublime récompense de son chef, et qu'on peut dire en toute vérité que la douleur et la sainteté sont deux sœurs.

II

Cependant cela n'arrive pas sans une condition essentielle que je tiens à vous rappeler, pour ne pas vous exposer à travailler en pure perte. S'il faut souffrir pour être saint et aller au ciel, il faut aussi savoir souffrir, et c'est savoir souffrir que de souffrir avec résignation.

Pour prendre encore un exemple sur le Calvaire, le mauvais larron souffrait, lui aussi, comme son compagnon. Mais il maudit son supplice et le Christ ; c'est pourquoi il n'entendit pas la promesse du Sauveur : « Tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis », et ses douleurs furent inutiles, rendues plus aiguës, plus atroces même par le désespoir. Ainsi, m. f., peut-il en être de nous, si nous ne prenons pas garde de nous résigner, de conserver la patience, d'unir nos peines à celles du Sauveur, et de regarder nos afflictions « au travers de la croix ».

Les alcyons, dit quelque part S. François de Sales qui abonde en comparaisons ingénieuses, les alcyons sont de petits oiselets qui pondent sur la rade de la mer. Ils font des nids tout ronds et si bien pressés que l'eau n'y peut pénétrer. Seulement au-dessus il y a une petite ouverture par laquelle ils peuvent respirer et aspirer. Là-dedans ils logent leurs petits, afin que la mer les surprenant, ils puissent nager en assurance, et flotter sur les vagues, et ces petites barquettes jamais ne se renversent. Ainsi, m. f., doivent être nos cœurs au milieu des flots de la tribulation, de la souffrance et de la peine. Comme ces oiseaux, il faut que nous n'ayons d'ouverture en nos âmes que du côté du ciel pour aspirer à notre Sauveur, et que l'ancre soit jetée, non du côté d'en-bas, mais du côté d'en-haut, pour nous affermir contre les coups de la douleur, et rendre méritoires nos efforts et nos épreuves.

Jetez souvent les regards vers le Crucifix, dans les peines multiples qui vous arrivent chaque jour ! Le Christ, sur la terre, a été appelé séducteur par ses ennemis : il faut que vous vous en souveniez, que le Sauveur en croix vous séduise par son exemple et vous entraîne à sa suite, votre croix joyeusement chargée sur vos épaules. Le regardant, vous vous direz qu'il a souffert avant vous, qu'il a souffert plus que vous, qu'il a souffert pour vous, qu'il a été patient comme vous devez l'être, et qu'il a été récompensé comme vous-mêmes le serez plus tard si vous le voulez.

* *

On demandait un jour au savant Tauler : « Où as-tu trouvé Dieu ? » Il répondit : « Là où je me suis séparé des créatures. » Il eût pu ajouter : « Je me suis séparé des créatures à mesure que j'ai souffert. » Rappelez-vous cette parole, m. f., et alors vous trouverez Dieu dans la douleur, et le trouvant, vous le remercierez avec autant de reconnaissance que cette reine d'Angleterre qui rendait grâces au Seigneur de deux choses : de l'avoir faite chrétienne, mais surtout de l'avoir faite reine malheureuse. Ainsi soit-il.

POUR UN TRIDUUM D'ADORATION PERPÉTUELLE

I

L'EUCHARISTIE, SACRIFICE

Mes frères,

Je voudrais consacrer ces trois jours d'Adoration perpétuelle à commenter avec vous les trois noms que le langage chrétien donne à l'Eucharistie. C'est en effet une affirmation très fréquemment rencontrée chez les Pères et chez les Docteurs que, dans l'Eglise, les mots ne sont pas des simulacres vides de sens,

mais qu'ils renferment au contraire une plénitude de réalité. Il y aura donc profit pour nous à méditer pendant ces trois jours la triple appellation que l'Eglise donne au sacrement de nos autels.

Le premier nom de l'Eucharistie dans le langage chrétien, c'est le nom de *sacrifice*. Quand le prêtre vient de consacrer à l'autel l'hostie de Dieu, quand il l'élève vers le Père qui est aux cieux, en lui demandant de l'agréer et de la bénir, le premier mot qui vient sur ses lèvres est celui-ci : « O Père, agréez ce sacrifice de foi que nous venons vous offrir aujourd'hui ».

C'est donc de l'Eucharistie-sacrifice que je voudrais ce soir vous entretenir en voyant avec vous d'abord *quels souvenirs* l'Eucharistie nous rappelle, en second lieu *quelle réalité* l'Eucharistie nous présente, et comment, à ce double point de vue, elle mérite bien ce nom de sacrifice.

I. — *Le souvenir que l'Eucharistie nous rappelle*

D'abord, l'Eucharistie s'appelle un sacrifice à cause du souvenir qu'elle nous rappelle. Quel est donc ce souvenir, ou plutôt, car je pense bien que vous m'avez déjà intérieurement prévenu, comment se fait-il que ce souvenir soit incontestablement celui de Notre-Seigneur mourant sur la Croix pour nous sauver ? Comment l'Eucharistie doit-elle nécessairement et uniquement nous rappeler la scène du Calvaire ?

Comment, m. f.? Mais la réponse est excessivement simple : parce qu'il n'y a, en réalité, que ce souvenir ici-bas, parce qu'il est impossible à l'homme, si profondément qu'il remonte dans son histoire, d'une façon si curieuse qu'il en retourne et en examine toutes les pages, parce qu'il est impossible à l'homme d'en trouver un autre qui puisse même entrer en comparaison avec celui-là.

Certes, je sais bien qu'il y a d'autres souvenirs dans la mémoire de l'humanité ; je sais que nous-mêmes, dans notre propre vie, nous nous imaginons avoir assez d'importance pour en délimiter, pour en marquer quelques-uns ; je sais qu'au milieu de nos pauvres jours fugitifs et changeants, il nous plaît de noter des dates, que nous appelons mémorables ; qu'aucune ne reparaît au calendrier sans que notre cœur s'attendrisse à la pensée de la tristesse ou de la joie qu'elles ont amenée pour la première fois ; je sais que nous avons la prétention d'avoir des souvenirs dans notre vie. A plus forte raison je sais que, dans la vie des peuples, il y a aussi des dates souvenirs, celles où les peuples se sont formés, celles où ils ont reçu pour la première fois le baptême par exemple, ou de la foi chrétienne ou de la gloire en ce monde ; je sais que chaque individu s'imagine avoir des souvenirs et qu'il leur consacre un culte ininterrompu et filial, et je ne blâme pas ces souvenirs. Bien plus, je vous avouerai que comme vous j'ai essayé d'avoir les miens, et comme vous aussi, j'ai salué avec joie et avec fierté ceux de notre patrie. Mais pourtant, laissez-moi ce soir le dire bien simplement, tous ces souvenirs personnels et même tous ces souvenirs nationaux ne sont que misère et néant. Oui, misère et néant, parce qu'ils ne rappellent que des misères, que des ombres, parce que nous ne sommes rien, nous, personnellement, et peu de chose, les peuples qui n'apparaissent bien souvent à la surface des temps que pour disparaître dans l'oubli, engloutis comme des vagues un peu plus hautes que les autres, qui brillent un instant au soleil et très vite sont recouvertes par l'immensité des océans.

Voulez-vous que je vous cite un souvenir qui mérite, lui, d'être conservé ? C'est celui du seul fait historique qui soit véritablement important, celui d'un certain après-midi de printemps où, sous un ciel lugubre, aux portes d'une petite ville de l'Empire romain, un condamné expirait sur une croix. Ce fait s'est passé il y a vingt siècles. A l'heure où il s'accomplissait, il n'a pas bouleversé la vie des peuples, il n'a pas interrompu les passions humaines, il n'a pas secoué les consciences d'un tel frisson qu'elles en soient restées interdites. Ce fait, à l'heure où il s'accomplissait, a passé presque inaperçu, et pourtant depuis que le monde est monde, depuis qu'il y a des aurores et des couchers de soleil, rien de si grand, de si solennel, de si profond ne s'est passé et ne se passera.

A côté de cet après-midi de printemps, les jours les plus glorieux et les jours les plus doux ne sont, m. f., absolument rien. A côté de cette défaite d'un homme poursuivi, insulté par une foule, les journées les plus glorieuses où les grands empires se sont formés ne sont que honte et misère. Savez-vous pourquoi ? Oh ! parce que, voyez-vous, il n'y a qu'une question en ce monde, il ne peut y avoir pour l'humanité qu'un problème qui l'intéresse vraiment, c'est de savoir si oui ou non l'humanité peut arriver à son terme, si oui ou non elle est aimée ou honnie de Dieu, si oui ou non elle doit un jour jouir éternellement de lui ou, au contraire, en être éternellement repoussée. Quand on propose à l'humanité d'autres buts et d'autres problèmes que celui-là, on la trompe, on lui fait prendre des mirages pour les solides substances des choses, on l'égare dans une recherche qui ne peut aboutir qu'à la division et au néant.

Et ce jour-là précisément, ce jour du Vendredi Saint, le problème se résolvait. L'angoisse la plus profonde de l'humanité, la seule qu'elle devrait connaître, cette angoisse se dissipait et, des bras de la croix et des lèvres du supplicié, une parole tombait, celle-ci : « Mon Père, pardonnez-leur à cause de moi ; mon Père, aimez-les, puisque je meurs pour eux ; au nom de notre tendresse et de ma gloire immolée, ouvrez aux hommes les portes du paradis et que l'humanité, maintenant, à cause de moi, ne soit pas maudite, mais bénie, non pas rejetée, mais rachetée, non pas exclue de votre demeure éternelle, mais appelée par votre amour et attirée par votre grâce ! »

C'est là, encore une fois, la seule réalité importante, la seule victoire, la seule journée où nos plus graves et plus profonds intérêts aient été débattus, et c'est pourquoi je disais, m. f., qu'il n'y a, à tout

prendre, qu'un souvenir ; celui du Calvaire et de la Croix.

Or, le Christ, la veille de sa mort, se rendait bien compte que ces souvenirs sublimes, nous serions exposés à ne pas leur être fidèles. Il avait vécu trente-trois ans au milieu de nous et il connaissait notre misère. Il savait que nous sommes les victimes lamentables du temps ; il savait que chaque jour qui passe sur le cœur de l'homme en efface un souvenir, comme le flot efface sur le sable la trace de nos pas. Et ainsi il pouvait se dire : « Si rien ne rappelle le souvenir de ma Passion, au bout d'un certain nombre de siècles, lentement il aura disparu. »

Alors se passa la scène que vous connaissez tous et qu'il faut redire pourtant : Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses Apôtres en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps » ; et sur la coupe il dit encore : « Prenez et buvez, ceci est mon sang ». Et pour que l'on ne se méprît pas sur la pensée fondamentale qui le guidait dans l'institution de l'Eucharistie, il ajouta : « Et maintenant, ce que je viens de faire, vous, à votre tour, faites-le en mémoire de moi ! Faites-le pour affirmer que vous êtes fidèles à mon souvenir ! Faites-le pour me faire connaître à ceux qui n'auront pas vécu avec moi ! Chaque fois que vous mangerez ce pain et chaque fois que vous boirez ce vin, ô mes disciples, rappelez-vous que c'est mon souvenir qui devra planer au milieu de vous, le souvenir de ma tendresse, le souvenir de mes intimités avec vous, le souvenir de ce dernier repas, le souvenir de mon amour, le souvenir de ma Passion. Rompez-le donc souvent, ce pain qui est mon corps et portez-la fréquemment à vos lèvres, cette coupe qui est mon sang, ce sera votre manière de prêcher ma Passion, de répandre mon souvenir et de faire connaître mon nom et ma miséricorde ! » Faites-le ! Que d'autres le fassent après vous jusqu'à la fin des siècles, jusqu'à ce que je revienne et qu'au jour où je paraîtrai sur les nuées, je trouve encore dans les mains des prêtres et sur les lèvres des fidèles, cette hostie et cette coupe qui rappelleront ce que j'ai fait pour vous ! »

Et vous savez, m. f., comment les disciples sont entrés magnifiquement dans cette pensée du Sauveur instituant l'Eucharistie comme un souvenir de lui, et avec quelle tendresse ils se sont attachés à ce rite. Dans les communautés chrétiennes, aux premiers siècles de l'Eglise, on peut dire que c'était l'unique prière : on se réunissait autour d'une table commune et sans doute on commençait par y parler des événements du jour, des persécutions menaçant les premiers fidèles, des troubles, des malheurs tendant à frapper déjà les communautés ; mais à une certaine heure, au moment où les adieux allaient se faire, les prêtres se rappelaient les paroles de Notre-Seigneur ; on bénissait le pain et on faisait passer dans les rangs la coupe consacrée pour rappeler Celui au nom de qui on s'était réuni.

Et aujourd'hui encore, quand le sacrifice de la messe s'accomplit, quand les paroles du prêtre ont consacré l'hostie et le calice, vous savez ce que nous faisons, même légers, même indifférents, j'allais presque dire même incrédules. A l'heure de la consécration, les fronts s'inclinent et sur les assemblées chrétiennes, au silence qui s'établit, à la gravité qui règne tout à coup, on sent passer la majesté d'un souvenir, l'invisible majesté du Christ mourant sur la terre...

II. — *La divine réalité que représente l'Eucharistie*

Et ce n'est pas pourtant seulement un souvenir, c'est encore, disais-je, une divine réalité. C'est une réalité d'abord, parce que, dans l'Eucharistie, le Christ est présent.

Sans doute, il y a des disciples du Christ qui ne veulent pas admettre cette présence. Sans doute, il en est qui disent : « L'Eucharistie, comme vous venez de la prêcher jusqu'ici, nous l'admettons comme vous, l'Eucharistie-mémorial, l'Eucharistie-souvenir. Nous trouvons qu'elle est belle déjà, et dans nos temples comme dans vos églises nous l'entourons de vénération et d'honneur. Mais nous ne pouvons pas croire à l'Eucharistie sacrifice réel ; nous ne pouvons pas croire à l'Eucharistie nous donnant Notre-Seigneur présent et vivant comme il est vivant et présent au Paradis. »

S'il fallait discuter avec ces frères séparés, que la réponse serait facile ! Pourquoi, pourrait-on leur dire, ne voulez-vous pas croire à la présence réelle ? Pourquoi, puisque le Christ l'affirme ? Car enfin lisez l'Evangile, ce livre auquel vous croyez comme nous ; lisez ces phrases vénérables, adorables pour vous comme elles le sont pour nous aussi. Que disent-elles ? Elles disent : « Prenez et mangez, ceci est mon corps... Prenez et buvez, ceci est mon sang... Mon corps est véritablement une nourriture, mon sang est véritablement un breuvage... Chaque fois que vous mangerez ce pain, c'est mon corps qui sera votre nourriture ». On est réduit à répéter la phrase de Bossuet : « Mais enfin, admettez que le Christ ait voulu affirmer la présence réelle ; aurait-il pu trouver des termes plus clairs et plus explicites que ceux-ci : Prenez et mangez ceci, c'est mon corps ? Aurait-il pu parler plus clairement dans l'hypothèse d'une volonté d'affirmer la présence réelle ? »

Et d'ailleurs, puisque ce sont là ses expressions, pourquoi ne pas l'admettre avec nous ? Parce que c'est trop grand, inouï, ineffable ? M. f., mais justement parce que c'est grand, ineffable et inouï, c'est pour cela que moi, je crois ! Est-ce que nous n'avons pas le droit d'attendre de Dieu d'ineffables choses ? Est-ce que Dieu ne doit pas parler en amour autrement et mieux que nous ? Est-ce que ce n'est pas notre droit d'espérer de ses lèvres et de son cœur des démonstrations inouïes ?

Bien plus, la démonstration nécessaire, nous la donnons nous-mêmes : quand nous aimons, nous ne voulons pas partir et si nous y sommes malgré tout obligés, nous cherchons à laisser un souvenir de nous qui nous traduit, qui nous renferme tout en-